

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

|

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

LA GUERRE & LA PAIX DE LAUTENBACH

I

C'était un beau dimanche de printemps.

Je ne sais si je suis seul de mon avis, mais autant, même par le plus magnifique soleil, le jour du Seigneur me semble à la ville morne et ennuyeux, autant il m'apparait riant, suave et heureux, aux champs ou même au village.

Si mes lecteurs veulent donc me le permettre, je les transporterai à Lautenbach, une jolie bourgade badoise, située au confluent du ruisseau du même nom et de la Rench, et renommée pour la qualité de son kirschwasser.

Il était environ dix heures du matin, et les cloches, sonnant à toute volée à l'église gothique, appelaient à la grand'messe les hommes en culottes de cuir, en gilet écarlate, en redingote doublée de flanelle blanche et en chapeau à une seule corne, corne destinée, comme son nom même l'indique, à « fendre le brouillard, » et les

femmes en jupe noire plissée, à moitié cachée par un tablier blanc, en corsage de soie violette brodée de rouge, de jaune et de vert, parfois recouvert de la veste de laine aux larges garnitures gaufrées, et coiffées, soit des énormes tresses blondes emmêlées de rubans noirs, soit du bonnet à fond d'or ou d'argent, selon que celles qui le portaient étaient vierges ou... martyres.

La grande porte de *Maria zum Guten Rath*, ainsi se nomme la paroisse de Lautenbach, avait déjà vu s'engouffrer sous son élégante ogive bon nombre de Lautenbachais des deux sexes, célibataires et mariés, sans préjudice des enfants issus de ces derniers, lorsque, d'une maison située à l'extrémité du village, et remarquable par son jardin tout enguirlandé de cerisiers, de houblons et de vignes, on vit sortir Hans Oberkamp, donnant d'un côté le bras à sa digne mère Gredel, et la main de l'autre à sa petite sœur Gertrude.

Tous trois étaient en grande toilette, tous trois avaient l'air heureux, et cette fois l'apparence n'était pas trompeuse; seulement, les causes de ce bonheur étaient chez chacun d'eux bien différentes.

Ainsi, tandis que la vieille Gredel était toute joyeuse d'appuyer sa main sur le bras du plus beau *Ségare* (1) de toute la vallée de la Rench, d'autant plus joyeuse, qu'absent depuis deux ans, Hans n'était revenu au pays que la veille; tandis que la petite Gertrude, sans dédaigner la compagnie de son grand frère, était surtout fière, comme on l'est à dix ans, de ses plus beaux atours; ce n'était ni la présence de sa mère, ni la toilette de sa sœur qui mettaient sur la figure de Hans un radieux sourire.

Non, mais dans cette église, vers laquelle il se dirigeait, il allait revoir, après deux années d'absence, celle qu'il avait aimée dès que son cœur avait su aimer, et qu'aucune autre femme n'avait pu lui faire oublier depuis : la jolie Lothe, la fille de maître Heinrich Dorn-

(1) Ouvrier des scieries.

hann, le plus vieil ami de Christian Oberkamp, son propre père.

A la porte de l'église, ils furent rejoints par celui-ci, bûcheron, flotteur et sabottier, comme l'avaient toujours été ses aïeux et comme l'était son fils, et tous quatre entrèrent ensemble.

Il est fort douteux qu'un casuiste rigide se fût trouvé complètement satisfait de l'édification de Hans, durant la grand'messe. Non-seulement il était fort distrait pour son propre compte, mais il servait, sans le vouloir, de prétexte à la distraction des autres assistants. En effet, sur les 1,358 habitants de Lautenbach, en laissant de côté les enfants, mille au moins connaissaient Hans, et tous ceux qui le connaissaient l'aimaient.

Aussi, dès ses premiers pas dans l'église, toutes les têtes, qui s'étaient levées d'abord par curiosité, en le reconnaissant, s'abaissèrent en signe de bienvenue amicale, et les mains les plus proches ne se firent même pas faute de se tendre furtivement vers la sienne.

Tout en répondant avec affection à ces manifestations affectueuses, Hans n'en était pas satisfait, car parmi tous ces saluts d'hommes et de femmes, il attendait toujours ceux sur lesquels il avait le plus compté et auxquels il tenait le plus. Il avait rencontré le regard de maître Heinrich, et ce regard, au lieu de lui faire l'accueil amical ordinaire, s'était détourné de lui avec une complète indifférence. Les yeux de Lothe, placée près de son père, après s'être un moment arrêtés sur ceux de Hans, s'étaient de même brusquement abaissés, à un mouvement de Dornhann. Après s'être vainement perdu en conjectures, Hans en était donc venu à s'inquiéter sérieusement de ce fait étrange, lorsqu'heureusement la messe finit.

A peine hors de l'église, la famille Oberkamp fut entourée de presque tous les assistants, qui venaient serrer la main au fils, et féliciter les parents de son retour. Mais, tandis que le vieux Christian et la vieille Gredel rayonnaient de la réception faite à leur enfant, celui-ci, s'obstinant à croire que Heinrich et Lothe ne l'avaient pas re-

connu, les guettait à leur sortie. Aussi, en les voyant s'éloigner, au lieu de se joindre à ceux qui l'entouraient, il fit un mouvement pour s'élançer vers eux et les forcer à s'expliquer. Mais Christian, qui l'observait, l'arrêta par le bras en lui demandant :

« Où vas-tu ? »

— Parbleu ! demander à maître Dornhann et à Lothe s'ils sont devenus aveugles ou m'assurer que je ne suis pas moi-même invisible.

— Reste, dit Christian. Ils t'ont très-bien vu et reconnu ; mais...

— Mais ?

— Nous sommes brouillés, Heinrich et moi.

— Brouillés ?

— A mort.

— Et depuis quand ? et pourquoi ?

— Ne me le demande jamais ! » conclut maître Oberkamp, d'un ton qu'il voulut rendre solennel et qui ne fut que comique.

Pourtant Hans ne rit pas. Il ne répliqua rien, il est vrai, il n'essaya pas de résister à la volonté de son père ; mais un nuage obscurcit son front, si joyeux le matin, et, ni l'empressement de ses amis, ni les caresses de ses parents, ne purent réussir à lui arracher un sourire, pendant toute cette journée qui avait commencé par tant d'heureux présages et avec de si belles espérances.

II

Le lendemain, dès l'aube, Hans, toujours grave et triste, mais plein d'ardeur en apparence, prit possession de la scierie, située